

MANOSQUE-DES-PLATEAUX
DE JEAN GIONO

Roger KLOTZ

Ce livre, que Giono a écrit en marge de son œuvre romanesque, a été publié en 1930. La quatrième de couverture de l'édition de 1986, dit : « *C'est une des plus séduisantes de ses œuvres d'Avant-guerre. Les images se pressent pour évoquer ce monde de plateaux et de collines qui, à partir de Manosque, s'offre à la vue et à l'exploration dans la direction des quatre points cardinaux. Ainsi, se forme, en marge de l'œuvre romanesque, le premier d'une longue série de tableaux de la Provence, telle que Giono la voit.* »

Il est intéressant d'étudier le style de Jean Giono dans *Manosque des plateaux*.

On relève quelques procédés narratifs : « *Quand j'étais tout petit, je jouais, puis j'avais faim. Ma mère taillait alors une plate tartine de pain, elle la saupoudrait de sel, elle l'arrosait d'huile par un large 8 de la burette penchée ; elle me disait : « Mange. » Ce sel, il me suffisait de humer le vent odysseén ; il était là avec l'odeur de la mer ; ce pain, cette huile tout autour dans ces champs de blé vert dessous les oliviers. Ainsi, s'est aiguisée de longue habitude l'ardente faim de mon cœur.* »

Un souvenir de la petite enfance permet l'évocation de la ville.

L'auteur parle de la « *fontaine de transhumance* » et de ceux qui la fréquentent :

« *Les femmes viennent là avec des caisses, s'agenouillent dans la paille et se mettent à pétrir leur pâte de linge. Mais elles ont vite froid, elles sortent alors au soleil, et, bras nus, elles jouent à la balle.* » L'emploi des présents est un procédé narratif qui permet d'évoquer les scènes de lessive en leur donnant une certaine vie.

Ce sont surtout des procédés descriptifs qui apparaissent. Giono évoque d'abord les paysages de la région : « *Sa vieille terre ne porte que des vergers sombres. Au printemps, un amandier solitaire s'éclaire soudain d'un feu blanc, puis s'éteint. Du haut du ciel, le vent plonge ; la flèche de ses mains jointes fend les nuages. D'un coup de talon, il écrase les arbres et il remonte. Parfois, un aigle roux descend des Alpes mais l'air des plaines proches ne le porte plus ; il nage à grands coups d'aile et il crie comme un oiseau naufragé. Si on quitte le chemin, il y a des olivaias envahies par les roses. C'est comme une peau de bélier qu'on a jetée sur les arbres. C'est épais et ça saigne. On a chaud là-dessous d'une lourde chaleur de laine ; l'herbe sue. Pour sortir de cette ombre, il faut s'écorcher les mains. Un mois après, on trouve une rose séchée dans sa poche. De grands talus se chauffent au midi, fleuris de serpents immobiles. Les lézards sont épais comme le bras. Ils dorment au soleil puis sautent, happent et mâchent des abeilles à goût de miel.* »

On voit surtout apparaître la diversité des couleurs : « *des olivaias envahies par les roses* », « *le feu blanc* » d'un « *amandier solitaire* ». Cela semble constituer une nature aux « *vergers sombres* ». Les paysages ensoleillés de la Provence manosquine ont quelque chose de tragique : l'aigle n'a rien d'impérial ; il n'est plus ici qu'un oiseau naufragé.

Dans cette région, les cours d'eau tiennent une certaine place :

« *La Durance est dans la plaine comme une branche de figuier. Souple, en bois gris, elle est là, sur les prés et les labours, tressée autour des islettes blanches. Elle a cette odeur du figuier : l'odeur de lait amer et de verdure. Elle a tant emporté dans ses eaux de terre à herbe, de terre à graine, de poids d'arbre ; elle a tant broyé de feuillages, tant roulé de grands troncs sur son fond sonore, tant enchevêtré de branchages dans les osiers de ses marais qu'elle est devenue arbre elle-même, qu'elle est là, couchée sur la plaine comme un arbre.* »

Il y a ici une comparaison entre la Durance et un arbre : « *Comme une branche de figuier* », elle semble « *souple, en bois gris* » ; du figuier, elle a également le parfum, « *l'odeur de lait amer et de verdure* » ; la comparaison est telle qu'il y a véritablement assimilation de la rivière à l'arbre. La description de la Durance est celle d'un poète.

Une place particulière est accordée ici à la ville de Manosque :

« *Manosque est à la pente des collines, au fond d'un golfe de la plaine. Son cœur est une table de multiplication. Elle se réveille la nuit et, à voix basse, elle refait le compte de ses*

camions ; dès le matin, elle attend la cédule où pour ce jour seulement est marqué le prix de toutes les herbes : elle pointe les prix avec son doigt et elle regarde dans la plaine et dans la colline ce qu'elle pourrait arracher et vendre. »

Manosque apparaît comme le centre de toute une région agricole ; la ville, située « *au fond d'un golfe de la plaine* », est la véritable capitale économique d'un univers agricole : elle nourrit la région à partir de son arrière-pays. La conception que Giono nous donne ici de Manosque et de sa région n'a peut-être rien de rousseauiste : « *Son cœur est une table de multiplication. Elle se réveille la nuit et, à voix basse, elle refait le compte de ses camions.* »

Giono semble un peu ici l'héritier d'un courant réaliste. L'intérêt de *Manosque des plateaux* est double : on voit d'abord apparaître une image de la ville et de la région donnée par un grand écrivain. Surtout l'ouvrage complète les œuvres romanesques de Giono, *Regain*, *Un de Baumugnes* et *Que ma joie demeure*.